

# La bouquetière de la Place Cadet : [suite]

Autor(en): **Martonne, Alfred de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 7

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183706>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sacro de clliâo tsancro de pida-fémé, et tot eingrin-dzi, ye laissè tchâidré sè dou brès su lé coussés, ein deseint : « Te possibllio ! yé dza vu la guerra, la pesta et la famena, má n'aré jafné cru, que devant de mourir, mè sâi onco reservâ de vairè lè z'arpen-teu !... »

Vaitsé z'ein onco iena su la méma sorta de dzeins, lè cllia qu'on lâi páo deré :

*Lè comisséro et lè coutèlettès.*

On part de comisséro étiont z'u tèzâ n'a fin. Après la première vouarba, sè demandiront se volliâvont veni dinâ à l'hotô, kâ étiont destrâ llien et coumeint l'aviont couâite de fini, ne faillessâi pas allon-dzi la mèrena, má recrotsi de boun'hâora la véprâo, et po cein, faillâi dinâ per tieu, âo bin allâ cassâ oquiè âo plliè prés.

— S'on allâvè tsi la mère Tientson lâi demandâ on bocon à rupâ, dese ion de clliâo monsu.

— Bin s'on vâo, que firont lè z'autro.

Reduisiront derrâi on adze cé afféré à trâi piautés iô ien a adé ion que merè, et l'âi alliront.

Cllia mère Tientson étâi n'a brâva villhe que restâvè dein n'a mâison foranna et que tagnâi cabaret. Cllia comisséro l'âi aviont dza medzi on iadzo, mâ grand teimps devant.

— Bondzo, mère Tientson, cein va-te, la via ? que firont..

— Atsivo à ti ! va coumeint lè villho. Que ia-te po voutron servîço ;

— N'ein fan et sâi. Fédè no vâi couàirè on part de clliâo bounès coutèlettès coumeint clliâo que vo no z'âi einvouâ l'an passâ, qu'on s'est tant regalâ et qu'on s'est bin reletsî lè pottès.

— Ha ! bin vâi ! crâide-vo petètrè que no crâivè on vé totè lè senannès po qu'on pouessè adé avâi dâi coutèlettès !...

Lè z'autro sè sont vouâiti, l'ont allumâ onna cigarra, má n'ont pas vollhu dinâ.

### Théâtre.

La représentation de *Béatrix*, comptera, sans doute, parmi les plus brillantes de la saison. Donnée une première fois sur notre scène, il y a deux ou trois ans, par la même troupe, cette pièce avait laissé les meilleurs souvenirs, et nous avons peine à comprendre les vides qui restaient dans la salle.

*Béatrix* est une œuvre supérieurement écrite, où l'action, habilement menée, se maintient jusqu'au bout sur un thème plein de dignité et d'intérêt. L'interprétation de pièces pareilles est fort difficile et ne peut être confiée à des talents médiocres ; aussi devons-nous nous féliciter de posséder sur notre scène des acteurs tels que M<sup>me</sup> Brémond, MM. Richard et Leprin, qui se sont acquittés des principaux rôles à la satisfaction de tous.

La scène de *Roméo et Juliette*, où Béatrix oublie, dans son exaltation, qu'elle joue avec le prince Frédéric et laisse deviner son amour, a été écoutée avec émotion.

M<sup>me</sup> Brémond a montré là qu'elle peut aborder

les grands rôles, et qu'elle sait s'identifier aux situations éminemment dramatiques. Il y avait dans son interprétation beaucoup d'âme, de chaleur, et, dans plusieurs passages, une sensibilité et une délicatesse exquises.

Dans la dernière scène où Béatrix, par une abnégation sublime, se résigne à sacrifier son amour pour ne point compromettre le respect que le prince doit à son rang, à son peuple et à sa famille, M<sup>me</sup> Brémond a été vraiment belle.

M. Richard n'a pas moins bien joué. Toujours plein de grâce, de distinction dans le geste comme dans le débit, il est devenu pour nous un artiste aimé, apprécié, et qui ne fatiguera jamais son auditoire. M. Richard ne joue point pour jouer ; il sent vivement ce qu'il joue, il comprend les situations, il s'exalte, il s'attendrit tout en restant naturel, témoignage incontestable d'un artiste de cœur et de talent.

M. Leprin, jouant le rôle d'un Barnum, d'un impressario égoïste, froid et calculateur, a eu d'heureux moments. Mais il a un ennemi qu'il doit chercher à vaincre, c'est la tendance à l'exagération.

Nous ne contestons point les mérites de M<sup>me</sup> Marval, dans les rôles qui lui conviennent et auxquels elle doit se borner ; mais, disons-le franchement, celui de la grande-duchesse n'était pas le sien.

M. de Winter, beaucoup moins affecté que d'habitude, nous a fait plaisir.

En résumé, cette représentation a été pour la troupe de M. Vaslin un nouveau et réel succès.

L. M.

### LA BOUQUETIÈRE DE LA PLACE CADET

Albert Dumont, employé de banque de la maison Michon, passait tous les matins dans la rue Cadet, à Paris, pour se rendre à son bureau. Un matin de printemps qu'il faisait très froid et que la neige tombait à gros flocons, par un *triste retour des choses d'ici-bas*, il vit dans une embrasure de porte une femme grelottant sous un mauvais châle, derrière un vieux panier, qui la cachait presque tout entière et portait quelques malheureux bouquets de violette de mars, aventurés en février et fanés par un retour inattendu de l'hiver. Au mouvement fait vers la porte par le passant, la femme se redressa pour faire place à Albert, et celui-ci s'aperçut que c'était une jeune fille, de taille très élégante et d'une figure très agréable ; son air était chaste et honnête. Elle semblait dépaysée et hors de sa condition. Elle inspirait la sympathie par son attitude modeste et la pitié par son regard douloureux. Albert sentit un frisson d'humanité en même temps que d'étonnement ou peut-être de quelque autre sentiment vague et s'approcha davantage pour acheter un bouquet. On ne sait comment il en prit deux et pourquoi, ayant remis à la jeune fille une pièce d'argent, pendant qu'elle cherchait la monnaie dans son horrible panier, il disparut et rentra, à pas précipités, dans son bureau.

Le lendemain, à la même heure, M. Dumont arrivait pour acheter son bouquet ou ses bouquets. Grand fut son désappointement en ne trouvant personne sous la porte cochère. La jeune fille était-elle malade ? ou subitement enrichie par la pièce blanche, avait-elle jugé à propos de se reposer et de se réchauffer un jour avant de reprendre ses tristes occupations ?

Le jeune homme se perdait dans les suppositions ; mais il attendait avec une sorte d'impatience le surlendemain pour

voir si la jeune fille aurait la probité de lui offrir sa monnaie. En effet, ce fut son premier mot en apercevant M. Albert.

— Monsieur, vous vous êtes sauvé si vite l'autre jour que je n'ai pu vous rendre le reste de votre argent. Le voici. Reprenez-le, je vous prie, je ne vends pas ma marchandise si cher que ça, et mes pauvres bouquets ne valent pas vingt sous pièce.

— Attendez un peu, dit Albert, que cet argent brûlait. Il aurait bien voulu le transformer en aumône et ne savait comment opérer cette transformation. Attendez. D'abord, je vais prendre des fleurs aujourd'hui... Et puis... est-ce que vous ne vendez pas vos violettes un peu trop bon marché ? Il me semble qu'il n'y en a guère en ce moment et qu'en général, par ces temps glacés, toutes les fleurs sont rares. Pourquoi ne profiteriez-vous pas de ces circonstances pour hausser, pour doubler vos prix ?

— Parce que mes pauvres fleurs ne seraient plus achetées.

— Bast ! il se trouverait encore des amateurs... Moi, par exemple, j'aime beaucoup les fleurs. Vous pouvez m'en garder un bouquet tous les matins... un bouquet de deux francs en violette, par exemple !

La jeune fille ouvrit de grands yeux et crut à un roi déguisé qui voulait l'enrichir sans en avoir l'air. Albert borna là sa seconde conversation dans la crainte d'effaroucher la pudeur de la bouquetière, qui, dans sa dignité, demeura un peu fière et vaguement soupçonneuse, mais il acheta un bouquet de deux francs tous les matins pendant un mois. Il les donnait d'abord à ses amis, aux dames chez lesquelles il allait en visite. Ensuite il entassa ses bouquets dans sa chambre, sans plus vouloir les donner et sans se rendre compte pourquoi il agglomérât ainsi sur sa table, sur sa cheminée, sur ses chaises des sources de migraine et des floraisons évaporées. Il se montra si modeste, si poli, si respectueux que la jeune fille s'apprivoisa un peu et fit enfin connaissance avec son protecteur. Il lui demanda son histoire. Elle était orpheline : sa mère était morte, etc., c'était toujours le même récit. Albert eut un instant dans la pensée l'atroce sarcasme de Musset :

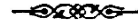
« Je me ferai conter le reste par Julie. »

Mais la narratrice gardait un air si candide en racontant ses malheurs et parlait d'un ton si touchant, d'une voix si pure, d'un geste si charmant que l'auditeur refoula vite cette mauvaise pensée et continua de s'intéresser à sa protégée, qui prouva d'ailleurs par des papiers authentiques qu'elle s'appelait bien Albertine Duval et habitait une tabatière, comme on dit en style de concierge, au haut de la rue Rochechouart, où elle ne faisait que coucher chaque soir au tomber du jour et ne recevait personne.

A la fin du second mois, le fidèle client, avec de grands efforts, parvint à décider Mlle Duval à prendre une chambre plus convenable, dont le loyer, payé d'avance par son protecteur, devait lui être remboursé peu à peu sur les économies de la bouquetière, transformée, à la suite des démarches d'Albert, en ouvrière fleuriste, avec les énormes appointements fixes de quatre-vingts francs par mois.

La fleuriste attendit encore plus de trente jours, avant de recevoir chez elle, le dimanche, M. Dumont, toujours respectueux et bien élevé, mais qui montrait dans l'éclair de son œil bleu la naissance d'un sentiment nouveau, autre que la pitié. Pour arriver à cet immense résultat : entrer chez Mlle Duval, son protecteur avait invoqué de grands arguments : le souvenir de sa jeune sœur morte, et qui ressemblait, trait pour trait à Mlle Albertine, dont elle portait d'ailleurs le nom, enfin, la sauvegarde de sa propre mère qui devait être mise prochainement en relation avec la douce fleuriste. Que vous dirai-je ? De jour à jour, de moment en moment les choses prirent une tournure de plus en plus sérieuse. Quoique Albert fut un garçon de mœurs honnêtes, de goûts délicats, de sentiments peu vulgaires, je ne vous dirai pas qu'il ne lui vint pas dans l'esprit (ou mieux dans les sens) de suborner la jeune fille et de se payer les sots plaisirs d'une liaison éphémère, d'une intrigue commune, d'un

mariage sans notaire, sans suites et sans embarras. Mais si, comme le dit l'auteur de *Julia de Tréceur*, il se sentit mordu au cœur par la Vénus païenne, ce ne fut qu'un éclair, un mauvais rêve. Il sentit d'abord que ce serait ignoble, ensuite que ce serait impossible. Mlle Duval, fille d'un honnête épicier de la rue des Lombards, ruiné par la Révolution de 1848, n'était pas une place forte qu'on pût prendre par surprise; un Strasbourg qui se rendit avant d'être totalement démantelé. Pour parler sans figures, c'était une jeune fille honnête et non une aventurière. (A suivre.)



#### Bibliographie.

LE BEDENT, Nouvelle vaudoise, par J. Besançon. — 1 vol. 1 fr. 50. — Rouge et Dubois, éditeurs, à Lausanne.

Comme le *Tyran du village*, qu'on relit toujours avec le même attachement et le même plaisir, le *Bedent* est une étude des mœurs du campagnard vaudois, et un peu aussi de celles de quelques bourgeois de la bonne ville de Lausanne.

Nous n'avons guère besoin de dire que cette *Nouvelle* est spirituellement écrite, que les personnages en sont tracés d'une main exercée, que la satire y tient une bonne place, qu'elle est fille de son père enfin.

Lisez ces cent-cinquante pages, et vous les relirez; mais ne vous amusez pas à compter les chiquenaudes qu'on y distribue; ce serait un peu long: il y en a une trentaine fort adroitement appliqués sur le nez du syndic, autant sur celui du pasteur Cannard — un ancien — autant sur tous les autres nez, quelque nom et quelque couleur qu'ils portent, quelque opinion qu'ils soutiennent.

Nous espérons bien que M. J. Besançon poursuivra la série si bien commencée de ses études de mœurs vaudoises: nous avons singulièrement besoin de nous connaître nous-mêmes.



Les personnes qui n'ont pas reçu le bulletin de souscription pour les *Causeries du Conteur vaudois*, peuvent adresser leurs demandes verbalement ou par carte correspondance au bureau du journal.

La livraison de février de la Bibliothèque universelle et Revue suisse contient les articles suivants: I. L'Espagne et la liberté. Œuvre postume de M. le comte de Montalembert. (Dixième partie). — II. Contes et chants populaires français, par M. Charles Marelle. (Deuxième partie). — III. Les mœurs des fourmis, par M. Eugène Rambert. (Deuxième partie). — IV. L'accordée de l'instituteur. Nouvelle, de Melchior Meyr. (Deuxième partie). — V Un essai de mystification littéraire. Le Veda slave par M. Louis Leger. — VI. Chronique parisienne. — VII. Chronique anglaise. — VIII. Chronique scandinave. — IX. Bulletin littéraire et bibliographique. Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

#### THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 13 Février

A la demande générale:

### LES DEUX ORPHELINES

Grand drame en huit actes.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 h.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELSISLE ET P. REGAMEY